

CHAPITRE XXII

CE SOIR JE SUIS CORSE !

Le soleil est déjà haut dans le ciel, lorsque, le lendemain matin, miss Anstruther, se réveille sous les baisers de Marina.

“ Vite, Enid, crie la jeune fiancée ; assez dormi comme cela pour aujourd'hui. Je vais vous aider à passer le costume national, et vous serez bientôt aussi Corse que moi. Hâtez-vous, chérie, pour l'amour de moi ! ”

Une demi-heure plus tard, Enid arrive en courant dans la chambre de Marina.

“ Venez voir Fra Diavolo ! ”

Et elle l'entraîne sur le perron. C'est le comte qui arrive à cheval, vêtu du costume du pays, une plume d'aigle à son chapeau, et accompagné de plusieurs jeunes gens en costume de gala. On présente les nouveaux venus à Enid. A peine ces messieurs sont-ils descendus de cheval qu'on entend un grand bruit, des cris des hourras, des vociférations. Ce sont les bergers qui descendent des montagnes et qui, le fusil sur l'épaule, et suivis de toute la population de Bocognano, se préparent à accompagner la mariée à la maison de l'époux, car le comte, afin que tout se fit selon l'usage corse, a prêté pour un jour sa maison à Anstruther.

Deux petits chevaux corses, dont les brides et les selles sont ornées de rubans et de myrtes, attendent les jeunes filles. Mais avant que l'épouse ne quitte sa demeure, chacun se rassemble autour d'elle, et, selon l'usage corse, le jeune homme qui remplit les fonctions de garçon d'honneur lui adresse au nom de tous les siens un dernier adieu. Le jeune homme est un ami d'enfance, un camarade de son frère, il se tient debout devant la dernière des Paoli, conscient de l'honneur qui lui incombe, avec une certaine grâce hautaine qui commande l'attention ; Enid, bien qu'elle ne comprenne pas ce qu'il dit, le suit des yeux, ne perd pas un de ses gestes, et elle est frappée de l'effet que produit sa harangue sur les assistants. Les paysans, qui causaient et plaisantaient entre eux, se taisent, les visages s'allongent, quelques femmes et quelques jeunes filles pleurent.

Danella, qui avait d'abord écouté le jeune homme d'un air moqueur, rayonne.

Aux premières paroles, Marina jette sur l'orateur un regard hautain et surpris. Le sang lui monte au visage, elle baisse la tête, comme si elle ne pouvait regarder en face celui qui lui parle ; ses mains pressées l'une contre l'autre se tordent, elle tremble, elle chancelle. Devant cette émotion, le jeune homme s'arrête un moment, puis il s'avance de quelques pas, la regarde dans les yeux, et lui jette à la face quelques mots en patois qui sonnent comme l'appel du clairon.

L'effet est instantané ; la foule pousse un cri sauvage, cri de haine et de rage, pense Enid, et Marina tombe à moitié évanouie dans les bras du vieux Tomasso, qui lui prodigue des consolations à sa manière, mais dont les yeux ont des reflets fauves.

“ Qu'a-t-il dit ? demande Enid au comte.

— Oh ! ce sont les adieux à la maison ! une coutume corse. ”

Et Musso la quitte pour aller serrer les mains de l'orateur.

Voici à peu près le résumé de son discours :